

De Cuba à Paris

Michel Nicolas

Volume 38, Number 2 (224), April 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32401ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Nicolas, M. (1996). Review of [De Cuba à Paris]. *Liberté*, 38(2), 85–90.

LIRE EN TRADUCTION

MICHEL NICOLAS

DE CUBA À PARIS

Zoé Valdés, *Le Néant quotidien*, traduit de l'espagnol (Cuba) par Carmen Val Julian, Montréal/Paris, Leméac/Actes Sud, 1995, 145 pages; *La Sous-développée*, traduit de l'espagnol (Cuba) par Alexandra Carrasco, Montréal/Paris, Leméac/Actes Sud, 1996, 82 pages.

Elle sortit, laissa passer son complexe tiers-mondiste – oui, tu gaspilles ton argent en cochonneries pendant qu'à Cuba les gens gaspillent leur vie –, dénoua le ruban rose et se dirigea vers une cabine téléphonique...

La jeune Cubaine Zoé Valdés vient de publier *La Sous-développée*, deuxième volet d'une tétralogie sur la vie quotidienne des Cubaines, qui suit avec humour les tribulations à Paris d'une jeune fille, Daniela, venue y rejoindre ses parents diplomates. Le premier roman de la tétralogie, *Le Néant quotidien*, raconte la vie à La Havane de Patrie-Yocandra, rédactrice en chef d'une revue qui a cessé de paraître depuis des années mais où la jeune femme vient encore passer ses matinées. L'intérêt de ces deux courts romans tient d'abord au

ton employé, tout aussi loin des rodomontades des écrivains officiels du régime castriste que des lieux communs des intellectuels qui le dénoncent, mais aussi – et surtout – à son vagabondage verbal. Ce sont, l'un comme l'autre, des récits d'« amour-haine » entre Cuba et l'auteur. Zoé Valdés confesse qu'elle est amoureuse de son pays (à l'exception de l'est, l'Orient, qu'elle juge trop peu cubain), plus spécialement de sa ville, La Havane. Cette jeune femme, qui habite maintenant un vieux quartier de Paris, s'y sent d'ailleurs quelque peu déplacée, visiblement peu à l'aise dans les murs qui l'enferment. Son installation dans la capitale française devait pourtant avoir des répercussions sur son travail d'écrivain.

Tout en étant très semblables par leur thème – la quête du sens à donner à leur vie par deux femmes aussi déboussolées l'une que l'autre –, ces deux romans sont aussi très différents : on sent une nuance introduite, de l'une à l'autre, dans le travail d'écriture, un petit quelque chose qui se sent plus qu'il ne s'écrit. Autant *Le Néant quotidien*, abrupt, violent, cassant – cassé? –, est un roman où affleure la douleur du quotidien, où l'écriture est presque laborieuse, autant *La Sous-développée* est un récit enlevé, alerte, enjoué, malicieux. *Le Néant quotidien* cherche à traduire ce moment où « nous survivons, l'estomac bourbeux, ou fermé pour travaux. Rien n'existe. Seul le Parti est immortel. » *La Sous-développée*, au contraire, fait preuve d'ironie, avec une narratrice qui se moque de son propre sort. Après tout, qu'importe à Daniela, l'héroïne, « l'impression d'être une marchandise (...), un produit typiquement cubain, comme le tabac ou la décontraction », puisqu'elle est à Paris? Chacun ne sait-il pas que « quand un Cubain met les pieds à l'étranger, il cesse de vivre et commence à jouer »?

Le second livre, qui raconte des événements contemporains de ceux racontés dans le premier, semble aussi le prolonger ; dans *La Sous-développée*, le lecteur devine l'ampleur des difficultés racontées dans *Le Néant quotidien* et mesure la détermination de Zoé Valdés à écrire, selon un travail éditorial qu'elle qualifie elle-même de « critique ». La génération d'écrivains cubains des années soixante-dix, explique Valdés, était engagée et vindicative, résolument anticastro et parlait de façon très directe, à l'image, par exemple, de Jesus Diaz ; la génération des années quatre-vingt, dont elle fait partie, préfère le juste milieu et, comme elle, réclame « le droit d'être amoureuse de son pays et d'être critique du régime ».

Être critique à l'endroit du régime, c'est en refuser la bêtise, le montrer tel qu'il est, raconter ce qu'il a d'excessif, sans juste milieu. Ainsi l'héroïne du *Néant quotidien*, Patrie-Yocandra, souffre-t-elle du prénom choisi par son révolutionnaire de père, parce qu'« à deux minutes près » elle naissait un 1^{er} mai, jour des travailleurs de la Révolution triomphante. Mais comme rien n'est jamais entièrement perdu dans ce pays combatif, Patrie a réussi à naître à une autre « date importante, le Dos de mayo, la révolte de Madrid, le tableau peint par Goya ». D'où son prénom. Et l'auteur de poursuivre : (...) son père, « le père de Patrie, le père de la Patrie », « ému, sanglota, se croyant glorieux ». Dans *Le Néant quotidien*, Zoé Valdés est encore trop près de son héroïne, l'usage de la première personne la fait en quelque sorte s'incarner sous les yeux du lecteur ; l'écrivain semble manquer de maturité, sa plume est encore trop rétive. Dans *La Sous-développée*, Zoé Valdés use d'un style narratif plus « conventionnel » et peint, avec une distance qui ajoute à la charge, la « fille de l'ambassadeur d'un pays en disgrâce, pauvre, solitaire,

"socialiste" de surcroît». Cette fois, l'auteur frappe à toutes les pages, presque à toutes les lignes, raillant un ambassadeur «contemplant ses mocassins Minelli impeccablement cirés. Même s'il se fournissait en solde chez Ed l'épiciier, il devait s'habiller en ce qu'il était : un diplomate. Il fallait montrer de la classe. Dehors, bien sûr, il pleuvait parisiennement.»

La différence essentielle entre les deux livres tient peut-être dans ce mot : «parisiennement». L'un des romans a été écrit à Cuba, l'autre à Paris ; l'un s'est autocensuré, l'autre s'alimente à cette liberté nouvelle. L'un cherche avant tout à survivre, l'autre sait qu'il peut vivre par lui-même, sans crainte de voir sa génitrice dénoncée comme *gusana* – une ennemie du peuple. Allégée du poids du quotidien, l'écriture est entièrement libre et joue sur les mots – se joue des maux.

Le Néant quotidien se voulait un «roman direct» ; *La Sous-développée* est le roman de la réconciliation avec la culture cubaine. Ce qui n'en met que davantage en valeur le sujet principal – ces femmes par qui Zoé Valdés manifeste le mieux l'amour qu'elle éprouve pour son pays.

La Cubaine raconte son destin – elle fut membre de la délégation de Cuba à l'Unesco pendant quatre années, et «touchait» soixante dollars par mois... –, celui de ses amies, de Cubaines croisées à La Havane ou à Paris. Là-bas, c'était une éternelle quête pour trouver des œufs, du lait, et Patrie – entre-temps rebaptisée Yocandra pour séduire son premier amant – ne vient guère à son travail que pour se ravitailler. Daniela, au contraire, ne manque de rien à Paris si ce n'est d'amour, du moins de la part de ses parents, davantage préoccupés par la diplomatie que par leur progéniture. Elle traîne donc, vagabonde, va de découvertes en découvertes, de rayons de lingerie en bars, de sorties

nocturnes en virées dans un coucou au-dessus de Paris en compagnie du baron Mauve. À chaque ligne, à chaque mot, on sent Zoé Valdés vibrer, rire, pleurer, aimer, souffrir, et ses romans sont les souvenirs, amers ou tendres, de ces moments passés à Paris ou à Cuba.

Le jeune écrivain qu'est Zoé Valdés use aussi de techniques littéraires intéressantes. Ainsi, le premier chapitre du *Néant* n'ouvre pas le roman, mais y apparaît comme décalé : c'est le roman très lyrique qu'écrit le personnage d'un roman, Patrie-Yocandra. Il agit comme un trompe-l'œil pour le lecteur, qu'il veut entraîner sur des chemins de traverse au moment précis où il devrait être attentif. Le véritable roman ne commence donc qu'au deuxième chapitre... Par ailleurs, les deux romans reprennent un leitmotiv, une idée-force. Dans *Le Néant quotidien*, l'héroïne « vient d'une île qui avait voulu construire le paradis ». Dans *La Sous-développée*, Daniela est prise d'une folie sanguinaire, qui « pouvait faire d'elle une meurtrière en puissance ». Ces deux phrases, qui ouvrent et clôturent les romans, sont à la fois un choix poétique et une boucle par laquelle l'auteur enferme les excès du castrisme ; ils agissent comme un exorcisme qui annonce le drame.

Ces leitmotifs répondent aussi à une logique implacable, nécessaire, presque vitale, qui, du premier roman au second, fait de ces héroïnes désabusées des êtres destructeurs, de ces êtres de libres créateurs – qui peuvent aussi choisir de ne pas créer. Le premier roman raconte l'histoire d'une désillusion et montre l'erreur d'aiguillage commise par la révolution, dans « cette île qui, en voulant construire un paradis, n'avait créé que l'enfer ». Dans le second, Daniela choisit de passer à l'action, puisque « penser trop souvent au sang faisait d'elle une meurtrière en puissance ».

Simple dénonciation du castrisme qui pervertit les individus ou mise en garde d'une femme face à la dérive d'un régime à deux vitesses, qui pratique un socialisme dur pour les Cubains et réserve le capitalisme aux touristes ? La réponse se trouve peut-être dans le prochain volet de la tétralogie. Les deux courts romans de Zoé Valdés oscillent entre l'anecdote, seule capable parfois de rendre compte de la réalité, et le portrait de genre ou le tableau, qui veut peindre les Cubains et leur pays – tableau à la fois amer et plein de poésie, rempli d'espoir pour La Havane de son enfance.